

Sur la route, en quête du sacré Américanité et recherche spirituelle chez Jack Kerouac et Marc Séguin

Sara Danièle Bélanger-Michaud

Numéro 172, 2014

La littérature québécoise et le sacré

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/72012ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (imprimé)

1923-5119 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bélanger-Michaud, S. D. (2014). Sur la route, en quête du sacré : américanité et recherche spirituelle chez Jack Kerouac et Marc Séguin. *Québec français*, (172), 42-44.

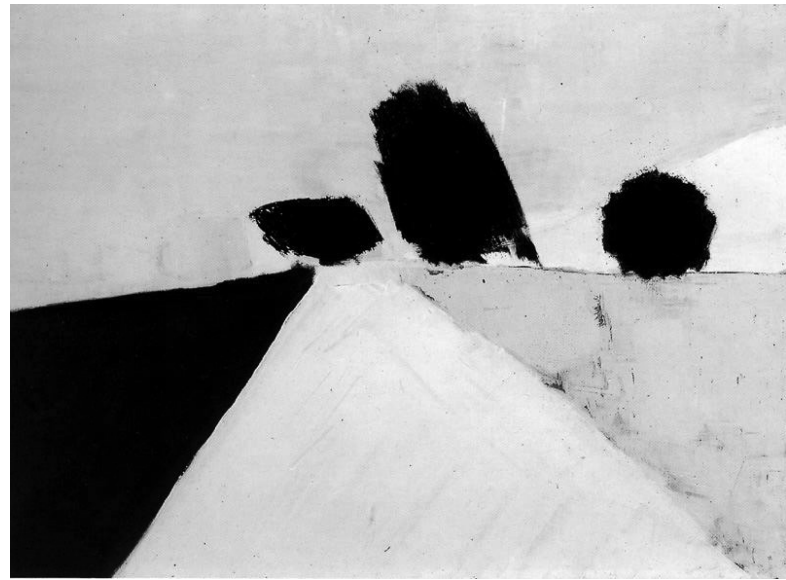
SUR LA ROUTE, EN QUÊTE DU SACRÉ

Américanité et recherche spirituelle chez Jack Kerouac et Marc Séguin

PAR SARA DANIÈLE BÉLANGER-MICHAUD*

De manière accrue depuis la seconde moitié du dernier siècle, les sociétés occidentales traversent un processus de désacralisation qui s'exprime principalement par une désertion massive de l'Église et de ses rites, de même que par un désinvestissement des symboles qui lui sont associés. Non seulement les églises se vident-elles, mais elles sont aussi à l'occasion vendues et transformées en condos de luxe ou en gyms et spas – mouvement par lequel, si on souhaite le considérer de façon cynique, elles réintègrent le culte moderne de la richesse et du corps. Dans son *Précis de décomposition*, Cioran exprime cette liquidation des institutions et du caractère sacré qui les accompagne à sa manière lapidaire habituelle : « La Croix penche : de symbole, elle redevient matière..., et rentre dans l'ordre de la décomposition où périssent sans exception les choses indignes ou honorables » (p. 700). Il poursuit sa réflexion en spéculant sur l'issue de ce processus de désacralisation : « Comment prévoir le moment où il n'y aura plus de religion, où l'homme, clair et vide, ne disposera plus d'aucun mot pour désigner ses gouffres ? – L'Inconnu sera aussi terne que le connu ; tout manquera d'intérêt et de saveur. Sur les ruines de la Connaissance, une léthargie sépulcrale fera de nous tous des spectres, des héros lunaires de l'Incurosité... » (p. 700) Son commentaire place dans une projection de l'extinction ultime du phénomène religieux la perte corrélatrice du sens, de l'intérêt ou de la valeur à accorder à la vie elle-même et donne des allures spectrales, voire zombitiques, au sujet d'une ère post-religieuse. Il contribue du même coup à souligner la centralité du sacré comme paradigme à la fois spirituel, existentiel, psychique et esthétique dans notre appréhension du monde et de notre place dans le monde. Le sacré incarne la valeur des choses, ou plutôt la possibilité même de leur valeur. On constate justement que la désacralisation des symboles n'entraîne pas pour autant la liquidation du sacré comme paradigme spirituel, sur les plans individuel autant que collectif. Le sacré n'est en aucun cas harnaché à ses symboles : ceux-ci, comme le mentionne Cioran, s'effritent, redeviennent de simples objets ou lieux vidés de l'investissement symbolique et spirituel qui leur fournissait leur valeur. Si le sacré déserte les églises, il peut toujours investir d'autres lieux, objets ou idées et la récente proposition de charte des valeurs par le gouvernement Marois met en lumière une certaine mobilité associée au sacré (qu'on la conçoive comme forcée, abusive ou en cours de définition collective) en même temps qu'elle rend manifeste la crise de la laïcité que traverse le Québec. L'utilisation du terme « sacré » comme outil rhétorique et publicitaire – avec le slogan « La Bible, le Coran, la Torah, c'est sacré. Égalité hommes-femmes, neutralité religieuse de l'État, c'est tout aussi sacré » – illustre fortement le flou conceptuel associé au sacré.

Ce flou – qui peut s'avérer très glissant dans des contextes politiques et idéologiques à tendance mollement ou franchement autoritaire et se révèle aussi parfois créateur sur les plans artistiques et culturels – nous ramène en définitive au caractère incontournable



Nicolas de Staël, *La Route*, 1954.

des différentes quêtes (spirituelles, philosophiques, existentielles, artistiques, littéraires) qui visent non seulement le sacré lui-même à travers des contenus, mais qui cherchent également à trouver ou à reconnaître une conception du sacré qui soit praticable et potentiellement éclairante. À l'heure où on assiste à la déliquescence des institutions religieuses, la littérature regorge d'exemples de ces quêtes non seulement du sacré lui-même, mais plus fondamentalement d'un chemin vers le sacré. En effet, la pensée littéraire, qui s'est instituée comme espace privilégié de confrontation avec l'incommensurable, avec le sacré ou avec la transcendance, retient nécessairement les traces de ces parcours spirituels variés. L'utilisation du chemin ou de la route comme métaphore de la quête spirituelle est d'ailleurs fréquente dans ces récits, qu'ils relèvent de la confession, de l'autofiction ou de la fiction. Dans le contexte québécois, le premier roman de Marc Séguin, *La foi du braconnier*, est non seulement construit à partir de cette métaphore, mais plus fondamentalement, sa mise en scène – qui apparaît comme la mise en action de cette métaphore dans le récit – exemplifie et dramatisé sa centralité pour la quête du sacré et pour la constitution d'une conception du sacré qui puisse décoller des contenus et objets traditionnels (et institutionnels) auxquels on ne parvient plus à s'identifier. Le réseau qu'inscrit la métaphore, formé par la route, la quête du sacré et l'écriture, n'est pas sans rappeler Jack Kerouac, un auteur dont l'œuvre elle-même, mais également la démarche d'écriture (la prose spontanée) et la position d'extériorité (religieuse, culturelle, linguistique) l'ont rendu incontournable lorsqu'il s'agit de s'intéresser aux questions du sacré – ou plutôt de la quête du sacré – et de l'américanité. La route, chez

Kerouac, est le médium de la transformation de soi que l'écriture vient à son tour cartographier. Le roman de Séguin quant à lui part de la carte et du FUCK YOU que le personnage dessine sur la page de l'Amérique du Nord de son atlas pour produire un trajet géographique et spirituel. Les deux auteurs participent au déplacement, et éventuellement au repositionnement, du sacré sur la carte nord-américaine moderne et contemporaine et la cartographie spirituelle que produit leur écriture révèle autant l'importance du territoire pour l'imaginaire nord-américain que la nécessité existentielle de parvenir à une conception du sacré par exploration plutôt que par consentement aux modèles traditionnels fournis par les institutions.

La quête spirituelle face à la tradition

La place ou le rôle du mouvement, du déplacement, dans le texte de Séguin ainsi que dans l'œuvre de Kerouac en général (principalement dans *On the Road*, *Desolation Angels* et *Dharma Bums*) relève intrinsèquement d'une forme de négociation avec la tradition. Le choix de la route comme espace de quête à investir devient la réponse trouvée pour agir face à une tradition qui s'effrite, qui n'est plus possible ou qui ne peut plus s'articuler dans les mêmes termes qu'auparavant. Cette tradition qui s'effrite correspond chez Kerouac à la fin de l'enfance et au foyer qui n'est plus. La mort de son frère dans l'enfance, la rupture avec le lieu d'ancrage (Lowell et sa communauté franco-canadienne catholique) et la mort de son père ont créé à la fois la base et la rupture nécessaires pour le mouvement et pour la quête. *Where the Road Begins*, un texte de quatre pages écrit une dizaine d'années avant *On the Road*, jette le fondement du mouvement géographique et spirituel que cartographie sa prose spontanée : « You realize that a man can take a train and never reach his destination, that a man has no destination at the end of the road, but that he merely has a starting point on the road – which is Home. [...] I hope, little madman, that you realize that the destination is really not a tape at the end of a straight-away racing course, but that it is a tape on an oval that you must break over and over again as you race madly around. And whether you give up the race after circumventing the swarming oval once, or whether you continue through the marathon alleys of life, whichever you do, little madman, you shall always return to the place where the road began. / For the place where the road began is composed of infantine hallucinations and youthful ambition, and theses are deathless elements that remain within you forever. » (<http://www.reocities.com/monkeezrcoo/home.html>)

La base du mouvement, comme la base de l'écriture, se trouve dans ce foyer, cet ancrage subjectif, culturel et spirituel dont la perte entame le mouvement et qu'on ne conserve paradoxalement que par cette perte. Howard Cunnell mentionne dans son article « Fast This Time : Jack Kerouac and the Writing of *On the Road* », qui fait partie du dossier critique introduisant la dernière édition du Original Scroll de *On the Road* : « To Kerouac, this personal sense of loss and restlessness [...] led to faith in the possibilities of movement, and to a connection with the historic aspirational American belief in movement as the means of self-transformation » (p. 7). La figure mythique du hitchhiker qui émerge de cette américanité liée à l'espace qu'ont contribué à fortifier les écrivains Beat joue sur un autre cliché, celui du coureur de bois moderne. Le hitchhiker comme coureur des routes donc, comme pèlerin qui avance ou erre sans lieu saint, sans destination finale, devient la figure par excellence du chercheur spirituel en quête d'une expé-

rience sacrée du monde, écartelé entre un point de départ mis en forme par une tradition qui ne demeure, une fois qu'on l'a quittée, que par ses traces et une destination qu'on ne peut plus identifier, précisément parce que la tradition ne reste que par ses traces, qui ne sont plus que des éléments épars qui aiguillonnent la quête et non plus une structure sacrée, porteuse d'un sens englobant.

La route, chez Kerouac, est le médium de la transformation de soi que l'écriture vient à son tour cartographier. Le roman de Séguin quant à lui part de la carte et du FUCK YOU que le personnage dessine sur la page de l'Amérique du Nord de son atlas pour produire un trajet géographique et spirituel.

Le sacré et la foi

Marc S. Morris, le personnage de Séguin, représente une autre incarnation de cette figure du coureur des bois ou coureur des routes moderne. À demi mohawk, avalant les kilomètres dans son *pickup* rempli d'armes de chasse, traçant consciencieusement son FUCK YOU sur un territoire volé, devenu blanc, étroitement légiféré, bigarré de frontières et d'interdits, Morris cherche la foi. Il la cherche depuis une expérience bouleversante du Sublime devant La Pietà du Titien où il s'est trouvé « tétanisé par quelque chose qu'[il] ne connaissai[t] pas. [Son] an zéro » (p. 48). Sa rencontre du Sublime peut être pensée comme une forme d'expérience du sacré¹ que sa route spirituelle, qui est en même temps un marquage géographique, avait déjà initiée. Cet épisode est raconté comme un événement transformateur, non parce que le sacré aurait été trouvé mais parce qu'il permet maintenant d'attacher l'idée même d'un objet, aussi indéterminé soit-il, à la quête : « C'est à partir de là, le 30 octobre 1991, que j'ai voulu avoir la Foi. Habité par cette phrase de Maeterlinck que j'aimais, mais dont je n'avais aucune idée de la portée jusqu'à ce jour : "La grandeur de l'homme se mesure à celle des mystères qu'il cultive ou devant lesquels il s'arrête." Vœux pieux. Mon mystère sera de savoir quoi ou qui j'aimerai. » (p. 48-49)

À la suite de cet événement transformateur, il quitte Chicago et interrompt le K de son FUCK pour joindre le Grand Séminaire de Montréal, et ainsi reterritorialiser sa quête dans le chemin balisé, institutionnalisé de la foi. Il réalise pourtant qu'il n'a pas « cette foi corporative qui fait gravir » (p. 51) et explique ainsi son abandon du parcours religieux à Pietro Vecellio, l'évêque homonyme du Titien (Francesco Vecellio) : « Je veux avoir la foi, Pietro [...], mais ça ne vient pas. J'aimerais être comme vous et accepter comme une nécessité, comme un miracle cette expression, j'aimerais ne plus avoir de questions, tuer les doutes de mon esprit et avancer tout droit sur une seule route. » (p. 58-59)

Ce tiraillement entre un désir de croire, un désir de trouver du sacré là où il a été identifié, reconnu et également construit par une institution millénaire et une incapacité tout aussi forte à suivre un chemin qui semble prétracé sans succomber aux doutes caractérise tout le rapport occidental moderne à la foi et à l'institution religieuse. Cioran est peut-être l'auteur qui évoque le plus explicitement cette tension fondamentale pour la psyché occidentale

contemporaine : « Il m'arrive de me mettre dans l'état où doivent se trouver les croyants ; mais le *supplément d'adhésion* que cet état exige pour qu'il devienne *foi*, je ne puis le fournir. Je remplis parfois les conditions psychologiques de l'acte de croire sans la *conviction* qui le rendrait inséparable de la présence de Dieu. Cette présence n'est pour moi qu'une supposition ou une possibilité, jamais une donnée ou une certitude. En somme, je peux bien désarticuler le mécanisme de la foi d'après mes propres expériences mais sans, à aucun moment, posséder la *faculté de croire* » (*Cahiers 1957-1972*, p. 547).

Ce fragment cioranien, comme bien d'autres, rappelle la non-linéarité du chemin dans la quête du sacré, de même que l'omniprésence du doute, qui accompagne les moindres mouvements et escales de cette quête sans pourtant lui faire obstacle. C'est aussi le propos de Kerouac, qui confie dans son journal : « I thought of 'making up my mind' once and for all, but I ended up realizing that I *am* on the right track not ever 'making up my mind'. I still say that my life is a continual effort to achieve perfection of doubt – (and this is more *religious* than it sounds.) » (*Windblown World : The Journals of Jack Kerouac 1947-1954*, p. 48). Il s'agit là de façons similaires d'exprimer une même posture : celle du non-converti, du chercheur d'absolu qui court les routes en visant une transformation mais non une destination qui, comme la foi, n'existe pas si elle n'a pas fait l'objet d'une décision préalable.

Chercher ou trouver

« Toujours chercher. J'arrive à la conclusion que trouver m'emmerde. Et c'est presque tout le temps décevant. » (p. 137) Cette posture, qui place le mouvement au-dessus de la destination et qui, également, vise le sacré sans viser la conversion, est contre-théologique au sens où elle libère des façons de chercher – en retirant ce que Barthes appelle le « cran d'arrêt » du sens (*Le bruissement de la langue*, p. 68), mais non la tentation ou l'exigence de la recherche. La métaphore barthienne évoque immédiatement le penchant du personnage de Séguin pour la chasse, pour le braconnage, et pour qui « provoquer la mort est le seul moment pendant lequel il existe un véritable dialogue entre l'homme et sa conscience » (p. 127). Retirer le cran d'arrêt pour tirer sur un autre être vivant, comme retirer le cran d'arrêt du sens, c'est libérer les questions et ouvrir la porte toute grande au doute à travers le flux de la conscience dans un geste « aussi symbolique que de faire le signe de la croix » (p. 127). La violence et la mort sont l'autre visage de cette figure du coureur des bois, du coureur des routes, du braconnier. Elles participent de cette vision du monde que le personnage de Séguin cherche à affirmer dans son tracé géographique et du même coup à transcender par l'absolu de l'amour – l'amour d'Emma – et par cette « seule croyance qui relève de [son] entière responsabilité : celle de la chair impérative » (p. 150). Cette vision du monde que transporte le personnage de Séguin qui se résumerait laconiquement par « the world is fucked » semble contraster avec les allusions répétées de Kerouac au monde, à la vie, comme « holy », à cette attitude de révérence envers la vie (qui lui vient de son frère Gérard, mort enfant, mort saint) et qui se concentre dans le verbe « to dig » qu'il emploie à tout moment dans un sens presque sacré, la vérité étant pour lui « the way consciousness *really* digs everything that happens » (Cunnell, p. 5). Mais au final, quel que soit le point de départ ou la vision du monde qui mette en marche le mouvement, ou qui mette sur la route – « fucked » ou « holy » –, la même posture triomphe chez Kerouac comme chez Séguin : celle du coureur

des routes, du pèlerin sans destination, parcourant une américanité géographique et spirituelle où se côtoient l'injure et l'espoir, le blasphème et l'amour. Les injures elles-mêmes étant, selon Cioran, « plus proches de [Dieu] que la théologie » (*Des larmes et des saints*, p. 327).

La quête du sacré se déploie et s'exprime dans la frénésie du « madness » de Kerouac, dans la rage du FUCK YOU de Séguin, et elle constitue et marque, à coups de flaques d'huile, de traces de pneus de *pickup*, d'expériences, de mots, propres ou sales, aimants ou blasphématoires, l'imaginaire d'un continent qui incarne lui-même la course au-devant de soi vers un sacré non domestiqué par les institutions, et qui se poursuit de façon organique, expérimentielle. Du point de vue conceptuel, le sacré se conçoit difficilement en dehors d'une tradition, d'une institution, d'un tiers, d'un Autre qui consacre et écarte du même coup le « danger » d'un sacré idiosyncratique. Pourtant l'expérience de même que la tradition littéraire regorgent de ces quêtes personnelles, réussies ou avortées, de ces appels, souvent blasphématoires, à un sens, extérieur ou intérieur au monde, qui rendrait ce dernier réel. À défaut de permettre d'identifier un sens transcendant, ces traces et projections littéraires, à travers la mosaïque qu'elles forment, produisent une forme de cartographie horizontale d'expériences et dégagent des façons de chercher qui mettent en relation ces diverses expériences qui ont le pouvoir d'évoquer et de transformer sans toutefois perpétuer le modèle autoritaire de l'institution. *

* Collège Saint-Laurent. Dernier ouvrage : *Cioran ou les vestiges du sacré dans l'écriture* (2013)

Note

- 1 La philosophie esthétique comme la phénoménologie du religieux rapprochent en effet tout sentiment esthétique profond du sacré (suivant les réflexions de Kant et d'Otto).

Bibliographie

- Barthes, Roland, *Le bruissement de la langue*, Paris, Éditions du Seuil, 1984.
 Cioran, E. M., *Cahiers 1957-1972*, Paris, Gallimard, 1997.
 Cioran, E. M., *Œuvres*, Paris, Gallimard, 1995.
 Cunnell, Howard, « Fast This Time : Jack Kerouac and the Writing of *On the Road* », Introduction. *On the Road : The Original Scroll*, New York, Penguin Books, 2008, p. 1-52.
 Kerouac, Jack, *Desolation Angels*, New York, Riverhead Books, 1993.
 Kerouac, Jack, *The Dharma Bums*, London, Penguin Books, 2006.
 Kerouac, Jack, *On the Road : The Original Scroll*, New York, Penguin Books, 2008.
 Kerouac, Jack, « Where the Road Begins ». Consulté le 10 janvier 2014, www.reocities.com/monkeezrcoo/home.html.
 Kerouac, Jack, *Windblown World. The Journals of Jack Kerouac 1947-1954*, London, Penguin Books, 2004.
 Otto, Rudolf, *Le Sacré. L'Élément non rationnel dans l'idée du divin et sa relation avec le rationnel*, Trad. André Jundt, Paris, Éditions Payot & Rivages, 2001.
 Séguin, Marc, *La foi du braconnier*, Montréal, Bibliothèque québécoise, 2012.